L'importance durable de Jacques Ellul pour l'éthique des affaires

David W. Gill www.davidwgill.org

Résumé: La pensée de Jacques Ellul met en question, en profondeur et dans leur essence, le monde des affaires contemporain et sa morale, et ce, sous au moins trois angles. Premièrement, Ellul conteste la sacralisation et le culte de l'argent qui en sont venus à dominer la pensée et la pratique des chefs d'entreprise de notre époque. Deuxièmement, il nous met en demeure d'accéder à une pensée critique afin de redécouvrir l'individu et l'humain dans un domaine où l'on se livre avec enthousiasme à l'esclavage de la technique à tous les niveaux. Troisièmement, il conteste, au nom de la liberté et de la vocation, la nécessité et l'absence de sens qui prévalent aujourd'hui dans le monde du travail.

Biographie: David Gill a obtenu son doctorat de la University of Southern California avec une thèse sur « La Parole de Dieu dans l'éthique de Jacques Ellul », parue par la suite comme le premier de ses sept livres sur l'éthique théologique ou l'éthique des affaires. Il a passé toute une année sabbatique (1984-85) ainsi que plusieurs étés à Bordeaux, y rencontrant Ellul et nombre de spécialistes de sa pensée, de membres de sa famille et de ses amis. Il détient présentement la chaire Mockler-Phillips de théologie du travail et d'éthique des affaires et est directeur du Mockler Center au Gordon-Conwell Theological Seminary à Boston. Il est le président fondateur de l'International Jacques Ellul Society.

* * * *

Quand on pense à Jacques Ellul, la première image qui vient à l'esprit n'est pas celle de quelqu'un qui siégerait à la salle du conseil de quelque gratte-ciel comme consultant des capitaines d'entreprise de notre époque. Non: notre Ellul, c'est le petit homme au béret qui émerge de derrière son bureau dans l'étude de sa maison pour accueillir un ami —ou le professeur entrant en salle de cours pour lire ses dernières notes sur les successeurs de Marx.

J'avancerais pourtant quant à moi que notre maître Jacques Ellul est très précisément une voix à laquelle ces capitaines d'entreprise feraient bien d'être attentifs ces temps-ci. Bien qu'il ait enseigné et écrit durant la seconde moitié du 20e siècle, son message est *encore plus* indiqué et nécessaire durant la première moitié du 21e siècle. En tant qu'enseignant de longue date en éthique des affaires auprès d'étudiants en commerce et que consultant en éthique auprès de véritables entités à but lucratif, je suis convaincu que Jacques Ellul continue d'être important pour l'éthique des affaires sur trois points en particulier.

De façon générale, l'éthique des affaires, tout au moins aux États-Unis, est une entreprise impuissante, ennuyeuse et dénuée de pertinence. Si je puis avoir recours à l'une des images du Professeur Ellul, il ne s'agit de guère plus que de « la plume colorée au chapeau » d'un tyran qui poursuit sa marche sans entrave. Telle qu'elle est pratiquée actuellement, ou bien l'éthique des affaires est vouée au rationalisme désespérément détaché de la modernité et à la philosophie morale de Kant, Mill et consorts lui correspondant, ou bien elle dérive au gré du subjectivisme post-moderne nietzschéen où « chacun fait ce qui est bien à ses propres yeux. » Renonçant souvent à la fois à la modernité et à la postmodernité, l'éthique des affaires d'aujourd'hui se compromet avec l'état bureaucratique et se réduit à guère plus que l'obligation juridique. Les méthodes contemporaines de communications et de formation en éthique des affaires placent le plus souvent les employés face à des écrans d'ordinateur, habituant ainsi ceux qui les utilisent à des scénarios artificiellement simples ayant des solutions claires, faits pour être découverts par des individus interagissant avec leurs écrans en solo. Dans la mesure où de véritables problèmes sont abordés de temps à autre, cette approche revient à guère plus que « limiter les dégâts » d'affaires de droit, de finance et de réputation. Les causes et les conditions ayant initialement donné lieu à ces dommages ne sont jamais abordées. Personne ne songe à tenter de mettre en œuvre un processus de discernement et de réponse mutuels.

Aujourd'hui, l'éthique des affaires est en majeure partie un gâchis, une perte de temps et une illusion. De la façon dont je vois les choses, l'œuvre de Jacques Ellul fournit sur trois points un avertissement critique et un défi à l'éthique des affaires: (1) la réduction de l'objet et de la mission des affaires à rien de plus

qu'une quête révérencieuse et intoxicante du *lucre*; (2) la subordination totale de l'organisation et de la pratique des affaires à la règle de fer de la *technique* et (3) la résignation du personnel des affaires à la *nécessité* du travail et à l'absence de liberté et de vocation qui en résulte. Si l'éthique des affaires considérait sérieusement ces trois points, elle pourrait retrouver un rôle critique, puis un rôle constructif à notre époque.

Le culte de l'argent

Il existe un courant de pensée voulant que tout ce qui relève des affaires soit, en dernière analyse comme au premier chef, motivé par la quête du profit sous la forme de l'argent. Les affaires ne sont pas de la charité; les affaires sont une activité commerciale et économique *à but lucratif*. Si vous ne faites pas de profit, ou si vous n'atteignez pas au moins le seuil de rentabilité financière, vous allez faire faillite. En réalité, ceci vaut également pour les organismes caritatifs à but non lucratif —bien qu'ils puissent être renfloués par des donateurs plutôt que par des clients ou des investisseurs. De toute façon, faire fonctionner une entreprise comporte un aspect financier et monétaire important, même essentiel. Celui-ci ne saurait être ignoré. Et nul ne doute que la crainte de l'échec financier et le rêve d'un grand succès et de la richesse soient des facteurs hautement motivants en affaires.

Une entreprise est intéressée à acquérir votre argent, mais (à la différence du vol et de la mendicité) doit en retour fournir quelque service ou produit pour lequel les clients sont prêts à payer de l'argent. Pour connaître la réussite, une entreprise fonctionnant dans un environnement économique compétitif (par opposition à un environnement monopolistique non compétitif comme c'est le cas —sans qu'on l'admette— dans plusieurs industries et marchés aujourd'hui) doit avoir pour priorité de fournir ce produit ou service non seulement efficacement (en minimisant le gaspillage de temps, de ressources, etc.), mais avec excellence. Si l'entreprise fixe en priorité son attention sur le gain monétaire et perd de vue l'excellence du produit ou du service, l'argent lui-même disparaîtra. Tel est, sous sa forme la plus simple, l'argument de bon sens en faveur de la très grande importance – mais non pas de *l'importance exclusive* – de l'argent dans les affaires.

Or, il se trouve qu'en deux étapes décisives, l'argent a débordé toute autre considération pour devenir le facteur dominant dans les objectifs et les priorités des entreprises aujourd'hui. Tout d'abord, les « intégristes du marché » néocapitalistes des dernières décennies ont osé proclamer que « l'avidité est une bonne chose », selon les paroles fameuses du personnage de Gordon Gecko joué par Michael Douglas dans le film *Wall Street* d'Oliver Stone (1987). Cette philosophie n'est plus une position extrême caricaturée dans un film, mais l'opinion communément admise du monde des affaires : c'est une bonne chose pour vous, bonne pour l'économie, bonne pour le monde, que chacun de nous poursuive aussi farouchement que possible son propre intérêt particulier, compris en fonction du profit financier et de la richesse. Bien avant que le film ait popularisé cette idée, Milton Friedman, le Prix Nobel d'économie de l'Université de Chicago, a écrit cette phrase célèbre: « La responsabilité du monde des affaires consiste à accroître ses profits. »[1] Point à la ligne. Les dirigeants du monde des affaires semblent aujourd'hui résolus à éliminer toute réglementation et toute contrainte imposées à la pure et simple recherche prédatrice du gain. Il existe bien entendu d'importantes exceptions, mais l'esprit qui domine est « l'amour de l'argent pour moi. » Le fait que, lors des élections présidentielles de 2012, le magnat de la finance Mitt Romney ait pu gagner l'appui de quasiment la moitié de l'électorat américain, bien qu'il ait publiquement tenu pour quantité négligeable les intérêts des pauvres et des classes moyennes, indique à quel point la mentalité de la loi du plus fort s'est imposée parmi les masses.

Il se peut bien qu'une entreprise fasse preuve d'excellence par son service ou son produit ou qu'elle traite bien ses employés; mais pour les néocapitalistes d'aujourd'hui, de tels engagements et pratiques sont strictement utilitaires et pragmatiques. L'excellence, la qualité et l'équité n'importent *que* s'il peut être démontré qu'elles accroissent les profits. Et à l'autre extrémité du spectre, la tromperie dans la mise en marché, les lacunes dans les tests auxquels sont soumis les produits, les salaires d'exploitation, les conditions de travail dangereuses, le dommage à l'environnement, les effets négatifs sur la société —tout cela peut être justifié comme relevant de la « main invisible du marché », qui finit toujours par prodiguer l'abondance à ceux qui la méritent. Pour les dirigeants (ou les travailleurs) du monde des affaires, il ne s'agit jamais que d'argent ...d'argent-pour-moi, maintenant.

La seconde étape de cette évolution est la montée de l'industrie des services financiers. Les titans des affaires et de l'industrie ne sont plus aujourd'hui ceux qui créent et vendent des produits ou services d'un genre ou d'un autre. Non : aujourd'hui, les plus riches récompenses vont aux banquiers et aux gestionnaires de fonds d'investissement qui spéculent sur les taux d'intérêt, la dette, le risque, les investissements et l'assurance. Dans le monde des affaires aujourd'hui, manipuler des piles d'argent est considéré si important que cela autorise à engranger d'immenses profits personnels, en écrémant de vastes portions des investissements et des épargnes du public. Quand les banques et les sociétés d'investissement font faillite, comme elles l'ont fait ignominieusement au cours du dernier lustre, leurs dirigeants sont considérés si rares et si importants, semble-t-il, qu'aucune prime de rétention ou augmentation de salaire n'est trop élevée pour leur être accordée. Certes les banquiers et les gestionnaires d'investissement ont-ils un rôle légitime. Mais nombre des dirigeants les plus en vue dans ces domaines de nos jours semblent n'être guère plus que des brigands en complets bien taillés. L'argent est maintenant tout.

L'Homme et l'Argent de Jacques Ellul a été publié pour la première fois en 1954. Déjà, Ellul prédisait le triomphe de l'argent, à l'est comme à l'ouest.

> Partant d'une situation, au moyen âge, où l'argent avait très peu de place, ..., le capitalisme a progressivement subordonné toute la vie, individuelle et collective, à l'argent.
> …
> La disparition de *l'être* au profit de l'*avoir* est une des conséquences de ce régime que nous voyons se développer au cours du XIXe siècle … car il ne peut en être autrement quand on assigne comme fin à la vie de l'homme de gagner de l'argent.[2]

Ellul poursuit en avançant que les différences entre le capitalisme et le socialisme diminuent jusqu'à n'avoir que de moins en moins d'importance. Il est certes malaisé d'observer des différences significatives d'attitude et de comportement envers l'argent en Chine en comparaison avec les États-Unis ou la France.

Ellul rappelle l'avertissement de Jésus contre l'argent, à cause de sa propension à prendre les attributs du dieu « Mammon » dans la vie des gens, suscitant leur crainte révérencielle, leur déférence et leur adoration, occupant le centre de leur attention et de leur désir et leur servant de source de sens et de valeur. L'argent agit comme une « puissance » spirituelle (*exousion*). Ellul signale que Mammon peut jouer ce rôle central pour les pauvres, les « démunis », aussi bien que pour les riches, les « nantis ». Mais au-delà du problème « spirituel » et de la servitude personnelle, Mammon a des effets précis sur ses dévots.

> Cette puissance qu'est l'argent établit dans le monde un certain type de relation entre les hommes, et un certain comportement de l'homme. Il crée ce que l'on peut appeler très généralement une relation d'achat et de vente. Tout dans ce monde se paie d'une façon ou d'une autre. Tout également peut, d'une façon ou d'une autre, être acheté. … [La Vente] est vraiment le comportement considéré dans le monde comme normal. ...
> C'est dans cette même ligne que se situe cette dissolution intérieure de l'homme que représente la trahison pour de l'argent. Ce n'est encore pas pour rien que l'on nous représente l'acte de Judas comme un acte payé.[3]

Ce qu'il faut retenir, c'est que quand « l'amour de l'argent » (pour mes patrons et propriétaires ou pour moi-même) est ce qui anime les affaires et les carrières, il est « une racine de toutes sortes de maux », pour citer la fameuse affirmation de saint Paul (I Timothée 6:10). Monétariser et marchandiser toutes choses, tous les rapports et toutes les transactions déshumanise nécessairement tous ceux qui y sont impliqués et nous rend aveugles à des valeurs et des réalités que ne peuvent tout simplement pas être mesurées par l'argent. « L'argent réduit l'homme à une abstraction et se réduit lui-même à une essence quantitative », comme disait Marx.[4] Il n'est que logique de faire un petit pas de plus jusqu'à la prostitution et même à l'esclavage comme pratiques économiques. De plus, la quête opiniâtre de l'argent conduit à de profondes trahisons dans les rapports humains. La loyauté et la trahison ne tiennent qu'à un calcul coûts-bénéfices, ni plus, ni moins.

La question concerne les fins plus larges du travail et des affaires. Cédons-nous à la propagande des adorateurs de Mammon? Ou résistons-nous pour prendre nos propres décisions de travail et de gestion des affaires à la lumière d'autres critères, d'autres fins? Bien entendu, nous ne pouvons toujours pleinement choisir le *telos* et l'objectif ni de notre société, ni même de notre carrière ou de notre travail quotidien. Il se peut fort bien que la plupart du temps, pour la plupart des gens, la simple survie nous force à jouer le jeu du travail et des affaires à l'intérieur de la communauté et de la culture du culte de Mammon. Nos décisions et nos actes individuels peuvent paraître parfaitement inutiles dans une optique plus large.

Mais dans la mesure où nous trouvons quelque espace de résistance pour suivre une autre voie, que pourrions-nous bien mettre de l'avant? Rappelons-nous de l'avertissement d'Ellul dans *Les Nouveaux possédés* à l'effet qu'expulser un démon peut faire de la place pour sept démons pires que le premier![5] Ma propre approche dans le cadre de mon travail avec les sociétés consiste à concentrer la mission sur l'innovation, c'est-à-dire sur la création et l'invention de produits et de services qui sont utiles et fiables pour les gens, et même beaux autant que possible. Ou bien je suggère comme second objectif d'affaires la mission d'aider ceux qui souffrent, de guérir les malades, de protéger ceux qui sont vulnérables et de réparer ceux qui sont brisés. Ceci paraît terriblement évident: créer quelque chose de bien ou réparer quelque chose de mauvais. Mais je suis convaincu que ce sont précisément ces deux thèmes qui captivent l'imagination et la passion du travailleur. Plutôt que de servir Mammon, ou encore moins la Nation ou la Race, ma recommandation consiste à servir nos voisins et nos amis en créant et en rédimant ce qui est important et fondamental dans leurs vies. Et en faisant de ces choses les objectifs qui animent les affaires, l'argent peut retourner à sa juste place, qui est subordonnée.

Il importe donc d'entendre ce que Jacques Ellul a à dire à notre époque à propos de l'argent. Son évaluation de son fonctionnement sociologique est importante. Mais le fait que ce point de vue s'exprime dans un langage biblique et théologique et en avertissements prophétiques contre le culte de Mammon signifie qu'il y a peut-être là un levier pour libérer certains thuriféraires de droite religieuse d'un intégrisme du marché aux dépens de tout le reste. L'argent est un dieu indigne et sauvage. Le système de valeurs que sécrète le choix de faire de l'argent notre seule mission n'est pas joli à voir.

La soumission à la technique

On trouve en second lieu dans le monde des affaires une insensibilité quasi complète au rôle effectif de la technique et de la technologie.[6] Le point de vue standard en affaires est que la technologie est un ensemble d'outils neutres servant nos objectifs et nos pratiques d'une façon que nous déterminons. C'est Ellul qui peut le mieux nous rappeler que la technique est dominante en tant que totalité des méthodes et des moyens utilisés rationnellement en vue d'une efficacité absolue à un stade de développement donné.[7] La technique et la technologie ne sont en aucune façon un simple ensemble d'outils qui servent dans les affaires. Les outils ont fusionné en un ensemble qui dirige effectivement les pratiques commerciales d'aujourd'hui. Ellul explique que « la technique pour l'homme aujourd'hui n'est pas seulement un fait, elle n'est pas un simple instrument, un moyen, elle est un critère du bien et du mal, elle donne un sens à la vie, elle apporte une promesse, elle est raison d'agir, et demande notre engagement. »[8]

Pour des auteurs à succès comme Nicholas Negroponte (*Being Digital*, Vintage, 1996), Michael Hammer (*Reengineering the Corporation,* HarperBusiness, 1993) et Don Tapscott (*Paradigm Shift,* 1993 ; *Digital Capital*, 2000 ; *Wikinomics*, 2006), l'adoption de la technologie par le monde des affaires devrait être complète et sans réserve. Ils comptent parmi les innombrables thuriféraires d'une subordination sans condition du monde des affaires aux dernières technologies, dans toute la mesure du possible. Dans leur monde, la technologie est sur le trône du monde des affaires, pas dans la boîte à outils. La pression est irrésistible: davantage de technologie, en tout temps et partout, quel qu'en soit le coût. Nous devons être en phase avec nos compétiteurs et avec le changement et l'innovation technologiques. Adopter, être compatible et mettre à jour, toujours. Le bestseller de gestion de Jim Collins *Good to Great* plaide pour une attitude plus nuancée —soutenant que les sociétés qui sont véritablement grandes se servent de la technologie comme d'un accélérateur plutôt que comme leur moteur principal ou leur volant.[9] Mais

même dans l'approche de Collins, la profonde subordination des affaires à la technologie n'est pas pleinement reconnue.

Ellul a démontré avec force détails en quoi la technique/technologie n'est pas quelque chose qui s'ajoute simplement aux affaires et aux autres domaines d'activité humaine. Elle constitue bien plutôt un environnement et un milieu; elle s'étend d'elle-même et s'universalise en sa croissance constante, poussant ses prolongements partout et en toute chose. Un problème technologique mène à un problème qui requiert de nouvelles interventions et solutions technologiques. L'échelle et la portée de la technologie dans le monde des affaires est remarquable en elle-même. Il semble qu'il n'y ait rien au nom de quoi l'empiètement de la technique pourrait justifier qu'on lui résiste ou qu'on le refuse. Tout : chaque opération, chaque personne, chaque moment doit être subjugué à la technique (de la même façon que tout cela devait être monétarisé dans la section précédente).

Mais au-delà de ce défi de la portée et de l'échelle, Ellul attire notre attention sur les valeurs que charrie la technologie.[10] Là où la technologie domine, ses valeurs dominent. De nombreuses sociétés énoncent une liste de « valeurs fondamentales » auxquelles elles aspirent. Ces entités n'évaluent que rarement ces listes ou la mesure dans laquelle leur culture d'entreprise reflète effectivement ces aspirations. Les valeurs opératoires *effectives* de toute entité dominée par la technique/technologie ont été discutées dans le chapitre d'Ellul sur « la morale technicienne » dans son introduction à l'éthique, *Le Vouloir et le Faire* (pp. 151-161). Quelles sont les caractéristiques de base de ce système de valeurs technologique? Puisque la technologie est précise, rigoureuse et efficace —elle exige des gens qu'ils soient *efficaces, précis* et *préparés*. Il s'agit d'une morale du *comportement, non des intentions* —elle s'intéresse uniquement à la *conduite extérieure* (des morales plus anciennes s'occupaient souvent des intentions et des attitudes également). Il s'agit d'une morale qui exclut toute mise en question et qui commande rigoureusement *l'unique meilleure façon d'agir* (des morales plus anciennes pouvaient regarder en face les dilemmes et questionnements moraux).

Quelles sont les valeurs éthiques que charrie la technologie?

- *La normalité*. Nous ne sommes pas appelés à agir *bien* (comme dans d'autres morales) mais à agir *normalement*, à être ajustés. Être mal ajusté est aujourd'hui un vice. « Le but principal aujourd'hui de l'enseignement et de l'éducation est de préparer des jeunes *adaptés* à cette société. »(156)
- *Le succès*. « Le Bien et le Mal », dit Ellul, « sont en définitive synonymes de réussite ou d'échec. »(157). La morale est basée sur le succès ; le champion qui réussit est l'exemple moral du bien ; si le crime est mauvais, c'est parce qu'« il ne paie pas », c'est-à-dire qu'il ne réussit pas.
- *Le travail*. Avec la surévaluation du travail viennent le contrôle de soi, la loyauté et le sacrifice à son occupation et la fiabilité dans son travail. Les vertus plus anciennes relatives à la famille, à la bonne compagnie, à l'humour et au jeu sont graduellement supprimées, à moins qu'elles puissent être réinterprétées pour servir le bien de la technique (c'est-à-dire que le repos et le jeu sont bons s'ils vous préparent à travailler plus efficacement, avec plus de succès, et parce qu'ils vous y préparent).
- *La croissance sans borne* —au sens d'une expansion continue, illimitée et quantifiable. « Plus » est un terme dénotant une valeur positive et l'approbation morale, comme le sont « gigantesque », le « plus gros ». « Ayant la conviction que la Technique aboutit au bien, » il n'y a pas de temps ou de raison pour dire « non » ou pour reconnaître de quelconques limites ou pour entraver les avancées de la technologie (160).
- *L'artificialité* est appréciée plus que le naturel; la nature n'a qu'une valeur instrumentale. Nous n'hésitons pas à envahir et à manipuler la nature —qu'il s'agisse du programme spatial, de la déforestation et du développement industriel, de l'élevage d'animaux, de la « gestion » des ressources aquatiques, de l'expérimentation génétique ou de ce qu'on voudra. Nous n'avons guère de respect pour le donné de la nature par comparaison avec notre appréciation de l'artificiel.
- *La quantification et la mesure.* En dépit du bon mot d'Einstein à l'effet que « tout ce qui peut être compté ne compte pas et tout ce qui compte ne peut être compté », notre société technologique tient à quantifier et à mesurer l'intelligence (le QI), le succès (la fréquentation de l'église, les échelles salariales), les traits de personnalité (le test Meyers-Briggs, etc.).

- *L'efficacité et l'efficience.* Ceux dont des mesures révèlent l'inefficacité ou le manque d'efficience sont remplacés ou méprisés. Frederick Taylor et l'organisation scientifique du travail.
- *La puissance et la vitesse.* La faiblesse et la lenteur ne sont appréciées que par les excentriques. Dans la société absolument frénétique que nous connaissons aujourd'hui, il est difficile de nier que cela est devenu une vertu et une valeur.
- *Standardisation et réplicabilité.* La technologie exige que les gens s'adaptent aux machines. L'impulsion universelle de la technologie privilégie les plateformes reliant les parties entre elles. L'excentrique ne présente un quelconque intérêt que dans un musée.

Les valeurs morales techniciennes sont en général instrumentales plutôt qu'intrinsèques. Ces valeurs sont devenues nos critères de décision et d'action (remplaçant des maximes telles que « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fassent », « Aime ton prochain comme toi-même » et « Traite toujours les autres comme des fins, jamais comme des moyens »). Elles deviennent nos vertus de caractère, si bien que la bonne personne est celle qui est un créateur et un gestionnaire normal, bien ajusté, travailleur, connaissant le succès, gestionnaire de ce qui est artificiel (en remplacement de l'idéal classique du « juste, sage, courageux et tempérant » et de l'idéal chrétien « de foi, d'espérance et de charité »).

Il ne fait aucun doute que ces valeurs techniciennes peuvent tenir une place importante dans de nombreuses activités et pratiques d'affaires. Mais lorsqu'elles sont permises sans une conscience critique de soi, sans la moindre limite, leur règne peut devenir un règne de terreur. Qu'arrive-t-il à la valeur de l'excentrique, du mystère, du paradoxe, du non mesurable? Comment faisons-nous la part de la longue durée et de ce qui est subtil, de ce qui est inefficace mais chéri? Qu'arrive-t-il à la créativité sauvage qui s'épanouit dans l'ouverture, le risque, le conflit, avec les leçons que seul l'échec peut prodiguer? La sagesse cède le pas à la connaissance, la connaissance à l'information, l'information aux données. Les personnes cèdent le pas aux systèmes et aux nombres.

Aussi a-t-on davantage besoin que jamais de la voix puissante d'Ellul pour éveiller les gens d'affaires de leur sommeil incapable de critique face à l'impérialisme technicien. Une éthique humaine légitime doit être affirmée au-dessus de la technique et ne pas être cooptée et domestiquée par elle. Le premier devoir en est un de « prise de conscience », clame Ellul.[11] Si nous continuons aveuglément à nier l'impact de la technique/technologie sur notre culture et nos valeurs d'entreprise, nous ne pouvons ni ne ferons rien pour lui résister. Cette conscience des valeurs techniciennes que charrient toutes les pratiques d'affaires aujourd'hui est un don à l'éthique des affaires qu'Ellul peut faire mieux que presque personne.

Dominés par la nécessité

Le troisième domaine dans lequel Ellul a une importance critique et durable pour l'éthique des affaires est celui qui concerne l'absence de sens et la nécessité du travail. Historiquement et sociologiquement, soutient Ellul, le travail est affaire de labeur, dicté par les nécessité de la survie. Pour l'immense majorité des gens à travers l'histoire et même aujourd'hui, ce sont la survie et la nécessité qui dictent si l'on trouve du travail adéquat, quel genre de travail on trouve et le caractère généralement négatif qui est le sien. Il est historiquement faux de considérer le travail comme un moyen de liberté ou d'expression de soi et d'épanouissement. Le travail est simplement nécessaire. Ellul rejette la glorification idéologique du travail, tant par les marxistes que par les capitalistes, comme un simple outil pour renforcer notre conformité, notre obséquiosité et notre intégration dans un mouvement économique ou politique. Bien entendu, si le travail est nécessaire, cela ne veut pas dire qu'il doit être méprisé ou rendu pire qu'il ne l'est. Nous devrions accepter qu'il nous est nécessaire de travailler et alors bien le faire.[12]

Sociologiquement, Ellul a fréquemment soutenu que le travail est une question de nécessité plutôt que de liberté. Pour l'immense majorité des gens dans le monde, le travail est affaire de survie, non de sens supérieur et de liberté. Mais même pour ceux qui ont le privilège de choisir leur travail, le phénomène demeure pris dans la nécessité. « Il est ainsi limité dans le quotidien, et même le banal, le 'sans espérance'. Il n'est ni une valeur ni une création. »[13]

Théologiquement, Ellul a une explication pour ceci, sur la base de sa lecture du récit biblique de la Création. Il s'attarde sur la démonstration que le travail humain n'a pas ses racines dans la Création, mais dans la Chute.[14] Ellul n'a que faire des théologiens qui veulent fonder le sens du travail dans notre création à l'image de Dieu ou un quelconque mandat de servir de co-créateurs avec Dieu. Le mandat confié à Adam et Ève de nommer les animaux, de cultiver le jardin, d'être fécond et de se multiplier n'avait rien à voir avec ce que nous appelons le travail, soutient Ellul, car il s'agissait d'un exercice de liberté devant Dieu dans un monde intact, uni et parfait. Le travail humain est ce qui est exigé dans un monde brisé, où l'homme est aliéné de Dieu, de la terre et d'autrui. Le travail est fondamentalement labeur. Il est de l'« ordre de la nécessité. » Aussi la « vocation », au sens de la théologie biblique, n'a-t-elle pas à être confondue avec le travail, étant quelque chose de tout-à-fait distinct.

C'est ce qu'il explique en ces termes:

> L'idée que le travail existait lors de la Création a beau être une idée très classique, il s'agissait là du travail en un sens très différent. C'est-à-dire que le travail aux chapitres 1 et 2 de la Genèse était non-utilitaire. Tous les arbres donnaient du fruit spontanément et bien qu'Adam ait reçu le mandat de garder le jardin, il n'y avait pas là d'ennemis. Il s'agissait donc d'un bon travail, d'une tâche, mais qui n'était pas du domaine de la nécessité. Voilà la grande différence pour moi.
>
> Je ne crois pas qu'on puisse dire que pour Dieu la création ait été une tâche ou un travail. Les Grecs et les Babyloniens ont toujours considéré la Création comme un effort. Mais la Bible dit qu'il s'agissait de la *parole* de création plutôt que d'un *travail.* Il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus simple. Je suis d'accord avec vous que l'acte divin était créateur et que ce qui répond en nous, c'est la parole et le travail. Il y a bien un commandement de travailler, mais Adam et Ève étaient alors en présence de Dieu au lieu d'avoir simplement un travail ou une vocation. L'idée de travail et de vocation suscite toujours des confusions, mais je crois que la vocation est toujours et seulement service de Dieu.[15]

Pour Ellul, le défi est de trouver une *vocation* qui soit une sorte de contrepartie dialectique de notre *travail.* « Il est évident qu'il nous faut découvrir une forme d'activité qui exprime notre vocation chrétienne, c'est–à-dire une incarnation de la foi. » Cette vocation « ne peut être que gratuite tout en conservant le caractère que nous attribuons au vrai travail ». Ellul avance que sa propre carrière en tant qu'auteur et que professeur d'université était une sorte de travail de l'ordre de la nécessité. Sa *vocation,* d'un autre côté, était son activité volontaire au sein d'un Club de Prévention pour les jeunes de la rue et les délinquants juvéniles. Ellul reconnaît que « diriger une entreprise pareille ([…]) est un véritable travail. […] Et dans la mesure où il ne s'inscrit pas dans le travail nécessaire prévu par la société, où il suppose une grande autonomie, une invention toujours renouvelée, un choix gratuit, il apparaît comme vraiment en relation avec la personnalité de celui qui y est engagé. »[16]

C'est sur ce point qu'il me faut soulever des objections à l'interprétation de la Bible par Ellul et aux applications qu'il en tire —ainsi qu'à son analyse de notre expérience effective du travail. Car *aussi bien* dans le domaine du travail ordinaire *que* dans celui du service bénévole selon la vocation, l'expérience de la nécessité, de la technique, du labeur et des ennuis apparaît régulièrement. C'est aussi vrai dans un mouvement ecclésial ou un mouvement écologique ou une équipe athlétique de jeunesse bénévole que dans une entreprise conventionnelle. Et à l'inverse, les occasions de gentillesse humaine et de sollicitude, de créativité, de sens et même d'effet rédempteur sur autrui peuvent se présenter dans les entités commerciales, et non pas seulement dans le secteur bénévole. Ce ne sont pas toutes les entreprises qui écrasent la liberté, les rapports et la créativité des êtres humains, ou qui le font en tout temps. En réalité, les meilleures entreprises sont celles qui favorisent de telles choses. Il ne s'agit pas simplement d'une situation du genre « ou bien… ou bien…, » où le travail n'est qu'écrasante nécessité tandis que la vocation extérieure est entièrement liberté et sens.

Et théologiquement, je dirais qu'en dépit de brillantes intuitions, l'interprétation du récit biblique par Ellul n'est pas convaincante. Son refus d'admettre que le travail puisse en aucune manière avoir des racines dans la Création et que quoi que ce soit de la bonté et de la liberté de la Création ait pu survivre à la Chute ne convainc guère. Il n'est pas nécessaire de stipuler que l'activité créatrice de Dieu ou le mandat

confié à Adam de nommer les animaux et de cultiver et d'entretenir le jardin ne constituaient en rien du travail. L'une des raisons de ne pas suivre Ellul sur ce point nous est fournie par le Décalogue —qui nous est donné sous deux formes. Dans la version du Deutéronome (chapitre 5), tant le travail que le sabbat sont fondés, comme chez Ellul, dans la libération du travail comme esclavage en Égypte. Mais dans la version de l'Exode (chapitre 20), le sabbat et le travail sont fondés dans l'exemple divin des deux lors de la Création. Considérés de la sorte comme formant un tout, le travail et le repos sont *l'un et l'autre* envisagés au sein d'une dialectique du bon travail créateur et du travail nécessaire déchu. Qu'on y songe aussi: le mot hébreu *avodah* est employé *à la fois* pour le travail et pour le culte, laissant entendre une affinité qu'Ellul méconnaît. Paul met les chrétiens en demeure de ne pas se contenter de se consacrer au culte et à leurs vocations pour la gloire de Dieu, mais de faire tout ce qu'ils font, en actes ou en paroles, au nom de Dieu et pour sa gloire. Bien entendu, Jésus-Christ a appelé ses disciples à quitter leur travail —tout comme il les a appelés à délaisser leurs liens familiaux. Mais il les a ensuite renvoyés, bien qu'avec de nouvelles priorités.

Ainsi la façon dont Ellul trace les lignes de partage théologiques et sociologiques de cette problématique de la nécessité et de la liberté au travail n'est-elle pas convaincante. Mais là où Ellul est convaincant au-delà de tout doute, c'est dans son défi aux humains de trouver la liberté et le sens dont ils ont besoin sur leur lieu de travail, qui ne leur accorde que rarement ces choses. Ma conclusion consiste à dire que nous ne devons pas nous contenter d'acquiescer à cette nécessité du monde du travail, mais y porter directement la lutte pour la liberté et la dignité. Selon moi, le défi qu'Ellul apporte à l'éthique des affaires consiste à aller au-delà de son point d'arrivée et à se battre pour des réformes sur le lieu de travail, de sorte que le travail ait du sens et ne soit pas aliéné, de sorte qu'on y trouve des occasions de croissance et de créativité, de sorte que des valeurs autres que techniciennes y soient affirmées, de sorte que des rapports humains puissent s'y nouer de façons saines. Le fait est que certaines entreprises réussissent mieux que d'autres à poursuivre et à réaliser ces valeurs (ex. : Southwest Airlines, Costco).

Nous ne devons pas laisser les entreprises et les gestionnaires s'en tirer à bon compte en disant que le travail idiot et insensé est une simple nécessité. Non, les gestionnaires doivent être mis au défi de fournir un espace de sens, de bonne communication, de créativité au travail. Rien ne sera jamais parfait, mais cela ne doit pas nous empêcher d'essayer de l'être. Tous les défis que nous lance Ellul d'assumer le risque et la contradiction, la liberté et la vocation, devraient être initiés au sein de notre lieu de travail tout autant qu'à côté de lui.

L'importance durable d'Ellul sur la question du travail tient avant tout à mon avis à l'exigence de demeurer impitoyablement réaliste et critique en ce qui a trait à l'expérience effective du travail. Certes décrit-il une condition qui est celle de la plupart des travailleurs du monde la plupart du temps ; il n'y a pas à se faire d'illusions là-dessus. Mais en second lieu, ce défi implique de confronter la liberté et la nécessité et d'introduire le Tout Autre dans le monde terre-à-terre du travail. En dépit de son propre pessimisme quant aux possibilités pouvant s'offrir dans le monde du travail, Ellul laisse entendre que nous devrions faire des efforts en vue de la désinstitutionalisation, de la déstructuration du lieu de travail, en vue de contribuer à en faire un cadre dans lequel des êtres humains peuvent en venir à se rencontrer en tant que tels. En outre, Ellul accorde que, « lorsqu'un travail humain produit une joie, produit une œuvre qui semble sortir du quotidien, alors il faut prendre conscience de ce que c'est un événement exceptionnel, une grâce, un don de Dieu pour lequel nous avons à remercier. »[17]

La grâce peut donc faire irruption dans notre travail après tout. Et Ellul a eu beau défendre la thèse d'une division infranchissable, le fait demeure qu'il a lui-même fait la promotion d'une telle quête d'intégration. Dans l'interview de 1982 que j'ai menée avec Ellul, celui-ci décrivait ses efforts en vue d'aider les chrétiens à intégrer leur foi et leur travail:

> Mon ami Jean Bosc et moi avons lancé les « associations professionnelles protestantes ». Nous discutions de problèmes professionnels, concrètement, comme ils se présentent dans la vie. Les théologiens n'y faisaient que décrire ce que dit la Bible, sans énoncer ce que les professionnels avaient à faire. De cette façon, ils étaient mis au défi d'imaginer ce qu'il y avait à faire, quel genre de solution apporter à ces problèmes. Nous avions des expériences très différentes. C'était plus facile pour les médecins et les infirmières que pour les gens d'affaires. Les groupes qui n'ont jamais très bien suivi sont ceux composés de banquiers et d'agents d'assurance. … La

> plupart des associations ont duré six ans, de 1947 à 1953. Les problèmes étaient soumis par les participants. Nous avons essayé de les faire réfléchir à des problèmes pratiques. Il y a eu des congrès, des cours didactiques et des consultations. Un homme d'affaires, par exemple, pouvait soumettre un projet commercial afin qu'il soit étudié et discuté par le groupe. Deux groupes, les médecins et les enseignants, continuent jusqu'aujourd'hui, mais les autres ont pris fin.[18]

En avant avec espoir !

Au bout du compte, tout est affaire d'espérance et de liberté. Dans *L'espérance oubliée*, Ellul a écrit que l'espérance authentique ne commence qu'une fois que tout semble perdu, que les murs sont scellés et qu'il n'y a aucune issue. C'est ainsi que, dans le travail et les affaires, la nécessité semble régner, la technique détermine notre action et l'argent est l'objet d'un culte. Mais c'est précisément sur chacun de ces points que nous avons à résister. S'il s'agit de contester que « les affaires sont les affaires » —et rien d'autre, c'est afin de pouvoir faire des « affaires qui ne soient pas que les affaires », mais une entreprise où la liberté humaine vient à s'exprimer, où les valeurs humaines sont respectées et où les idoles et tout prétendant à un statut divin sont détrônés.

---

[1] *New York Time Magazine*, 13 septembre 1970.
[2] Ellul, Jacques, *L'Homme et l'Argent*, 2e édition augmentée, Lausanne, Presses bibliques universitaires, 1979, pp. 20-21. Ellul traite également du sens et de la vanité de l'argent dans *La raison d'être* (Paris, Seuil, 2007, coll. « Points Sagesse »).
[3] *Ibid.*, pp. 99-101. *Cf.* Kuttner, Robert, *Everything for Sale: The Virtues and Limits of Markets* (New York, Alfred Knopf, 1997), qui démontre ces effets avec un luxe de détail.
[4] Cité dans Ellul, Jacques, *Éthique de la liberté*, t. 1, Genève, Labor et Fides, 1973, p. 24.
[5] *Cf.* la parabole de Jésus dans Matthieu 12:43-45; Luc 11:24-26.
[6] J'utiliserai ici les termes « technique » et « technologie » de façon presque interchangeable. Mais j'entends la soumission à une façon de penser et d'agir —ainsi qu'aux machines et aux structures créées et entretenues par cet esprit.
[7] Ellul, Jacques, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris : Armand Colin, 1954.
[8] Ellul, Jacques, *Le Vouloir et le Faire. Recherches éthiques pour les chrétiens*, Genève, Labor et Fides, 1964, p. 155.
[9] Collins, Jim, *Good to Great*, New York, HarperBusiness, 2001, ch. 7.
[10] Le chapitre d'Ellul sur « La morale technicienne » dans *Le Vouloir et le Faire,* pp. 185-198, offre une brillante description des valeurs technologiques. Mon argumentaire suit ici de près celui de mon récent article « Jacques Ellul and Technology's Trade-Off » dans *Comment Magazine* (Toronto, printemps 2012), pp. 102-109.
[11] Ellul, Jacques, *Présence au monde moderne*, Lausanne, Presses bibliques universitaires, 1988, p. 107.
[12] Ellul discute du concept de « nécessité » dans *Éthique de la liberté* et *Le Vouloir et le Faire.* Au début de *Présence au monde moderne*, il souligne que le travail et la vie ordinaires doivent être bien faits.
[13] Ellul, Jacques, *Éthique de la liberté,* t. 3 : *Les combats de la liberté*, Paris, Centurion/Genève, Labor et Fides, 1984, p. 272.
[14] Ellul, « Work and Calling », *Katallagete* IV, automne/hiver 1972, pp. 8-16; repris dans Holloway, James & Campbell, Will (dir.), *Callings*, New York, Paulist Press, 1974, pp. 18-44. Voir également le chapitre « Liberté et vocation » dans Ellul, *Éthique de la liberté*; Ellul, « Technique and the Opening Chapters of Genesis », dans Mitcham, Carl & Grote, Jim (dir.), *Theology and Technology*, Lanham, Md, University Press of America, 1984 et la section sur le travail dans Ellul, *La raison d'être: Méditation sur l'Ecclésiaste*, Paris, Seuil, 1987.
[15] Interview de Jacques Ellul par David Gill en juillet 1982 à la maison d'Ellul à Pessac avec l'assistance de Joyce Hanks; traduite par Lucia Gill et publiée sous le titre « Jacques Ellul on Vocation and the Ethics of the Workplace » dans *Radix Magazine*, 22.4, été 1994, pp. 12-13.
[16] Ellul, Jacques, *Éthique de la liberté,* t. 3 : *Les combats de la liberté*, p. 274.
[17] Ellul, Jacques, *Le Vouloir et le Faire*, p. 272.
[18] Interview de Jacques Ellul par David Gill en juillet 1982, pp. 11, 28.